Philibert Berthet de la Salle de Gorze

Prêtre de l'Oratoire

Entré : 1683

Né à Villié (Rhône), le 1661

Mort à Lyon, le 16 octobre 1742

Notes bio-bibliographiques

L. Bonnardet
p. de l'Oratoire

Philibert Berthet de la Salle de Gorze

ou Berthet de la Salle de Gorze

Listes des Assemblées

3	1732	Lyon	1	1693	Mâcon	ext.	2	1714	Mâcon
	1733	"		1696	Lyon			1717	"
	1736	"		1699	absent			1720	"
				1702	absent			1723	"
	1739	"		1705	Mâcon			1726	Lyon
				1708	"			1729	"
	1742	"		1711	"				

Nécrologe

Mort à Lyon le 16 octobre 1742

M.M. 610, page 198 ~~1000~~ = N° 1046 =

Philibert Berthet de la Salle de Gorze, de Gorze, diocèse de Mâcon 22 ans, fils de M^r Philibert de Gorze, chevalier et d'Isabeau de Thibaut de Thulon, vêtu le 29 Novembre 1683. Il a fait ses humanités à Cluny, la philosophie à Mâcon

Il payera 400^# pour l'Institution ; 300^# et son entretien pour toujours.

M.M. 607, 3^e catalogue, N 669 =

Philibert Berthet de la Salle de Gorze, du diocèse de Mâcon, prêtre en 1690

mort en 1742

Curriculum vitæ =

Né au château de Bellevue à Villié en Beaujolais (Rhône) en 1661
fils de Philibert de Gorze, chevalier et d'Isabeau de Thibaut de Thulon
a fait ses humanités à Cluny, sa philosophie à Mâcon
entré le 1 Nov. vêtu le 29 Novembre 1683
prêtre en 1690

1693 Mâcon ass.
1696 Lyon
1699) pas sur les listes
1702)
1705 Mâcon
1708 "
1711 "
1714 "
1717 " 20 ans au grand séminaire
1720 "
1723 "
1726 Lyon
1729 "
1732 "
1733 " 15 ans à l'Oratoire de Lyon comme prédicateur et confesseur.
1736 "
1739 "
1742 "

Mort à Lyon le 16 octobre 1742 à 81 d'âge et 59 ans de congrégation

---

Prédications =

1693 Carême à Régnié +
1694 Avent à Mâcon
1696 Carême à Mâcon
1699 Carême à Régnié +
1700 Avent à Mâcon
1709 Carême à Régnié +
1710 Avent à Mâcon
1712 Carême à Régnié +
1717 Avent à Mâcon
1727 Carême à Régnié +
1728 Avent à l'Oratoire de Lyon
1729 Carême à Régnié +
1730 Carême à S. Vincent de Lyon
1734 Carême à Régnié +
1735 Avent à S. Vincent
1740 Carême à Régnié +

P. Bonnardet : Echo paroissial de Régnié-Durette, mars 1940 ...et suiv.

Lorsque le dernier des Mazenod entra au noviciat de l'Oratoire, à Lyon, le 6 Novembre 1731, il fut présenté au supérieur de la maison, le Père Jean Bte Sauge, par l'ami intime et le confesseur de toute sa famille, le Père Berthet de Gorge, dont il nous faut rappeler ici le souvenir et les bienfaits.

Philibert Berthet de la Salle de Gorge était né en 1661, non loin de Régnié, au château de Bellevue à Villié ; il était de bonne noblesse. Son père se nommait comme lui Philibert Berthet de la Salle de Gorge, chevalier, seigneur de Bellevue en Beaujolais. Sa mère, Trabeau, appartenait à une famille, de plus ancienne lignée encore, qui vivait tout près de nous, étant fille de Joseph de Thibault de Noblet, marquis Desprez, seigneur de la terre et du château de Thulon.

M^r et M^me Berthet de Gorge, pour se séparer le moins possible de leur enfant, l'envoyèrent faire ses études classiques chez les Bénédictins de Cluny, sa philosophie à Mâcon même et, comme le jeune Philibert manifestait de plus en plus le désir de se donner à Dieu, ils mirent comme condition à leur consentement l'entrée à l'Oratoire ; ce qui eut lieu, en effet, le 1 Novembre 1683.

Philibert Berthet de Gorge, le noviciat achevé, s'en ira durant 7 ans professer dans divers collèges dirigés par sa congrégation. Mais il ne se sentait aucun goût pour l'enseignement des lettres profanes. Dès son ordination à la prêtrise, en septembre 1690, il demande une place au grand séminaire de Mâcon, voulant travailler à la formation du clergé, donner à l'Eglise les prêtres parfaits qu'elle réclame, tout en se perfectionnant lui-même davantage. Il y reste 25 ans, vénéré comme un saint dans le diocèse. Il tombe gravement malade au printemps de 1725, éprouve une peine infinie à se rétablir malgré les soins et les attentions que lui prodigue l'évêque, M^gr de Tilladet.

Comme il n'a plus les forces suffisantes pour remplir les pénibles fonctions de sa charge, ses supérieurs l'envoient en octobre de la même année à Lyon qu'il ne doit plus quitter. Il prêche dans l'église de l'Oratoire, dans les paroisses de la ville, où l'on goûtait fort ses sermons remplis d'onction et de clarté ; il se consacre surtout au ministère de la direction des âmes pour lequel, semblait-il, il avait reçu une grâce spéciale. On le voyait, toujours aimable et compatissant, passer des journées entières au confessionnal. On disait qu'il confessait toute la ville. Il en fut ainsi pendant 26 ans encore.

D'une taille élevée, d'une figure fort belle, d'une douceur singulière du regard, d'un accueil toujours égal, le Père Berthet de Gorge se signalait plus encore par la distinction extrême de ses gestes et de toute son attitude. En le voyant passer dans les rues, le public disait : « Nos

chanoines de la Primatiale sont Messieurs les Comtes de Lyon ; mais, il n'y a pas de doute, le Père Berthet de Gorge est le premier marquis de la ville. » Salué très bas par tous les passants, le pauvre Père n'osait plus conserver son chapeau sur la tête, craignant de ne pouvoir répondre à toutes les marques de respect qui lui étaient prodiguées.

Il mourait à Lyon le 16 octobre 1742, âgé de 81 ans, ayant conservé jusqu'au dernier jour son air de grand seigneur, son intelligence entière, toute la vertu et l'efficacité de son ministère auprès des âmes qui venaient à lui chaque jour en plus grand nombre. Ses funérailles eurent lieu au milieu d'un concours inimaginable de la population.

Mais (et voilà ce qui doit nous intéresser davantage) le Père Berthet de Gorge aimait Régnié et l'a prouvé.

Il y venait souvent, de Mâcon d'abord, plus tard de Lyon. Des relations de famille l'attiraient au château de la Pierre chez ses cousins, Alexandre Louis de Sarrazin et sa femme Elisabeth de Maulde, parfois pour de douloureuses circonstances. Ainsi, dans les derniers mois de 1728, Madame de Sarrazin avait mis en nourrice son dernier enfant, Joseph-François, chez la femme de Louis Achaintre, grangier à Régnié. Or le 25 janvier suivant (1729), cette femme qui descendait son escalier portant dans ses bras son précieux fardeau, glisse si malheureusement qu'elle roule au bas des degrés, écrasant de son poids le bébé qu'on lui avait confié. Le Père Berthet de Gorge accourt, voulant veiller lui-même au transport du petit corps dans l'église de Durette, au tombeau de ses ancêtres ; voulant surtout faire accepter le terrible sacrifice à la pauvre maman dont la douleur était navrante.

Huit fois au moins[1], disent nos archives, le Père Berthet de Gorge prêcha en même temps le Carême et la Première Communion à Régnié. Dès la fin du XVII siècle et dans beaucoup de diocèses, l'usage voulait, en effet, que, tout en assurant la station, le prédicateur préparât les grandes personnes à leur communion de Pâques et les enfants à la Première Communion pour le dimanche de Quasimodo. C'est à cette date-là, au sortir des luttes contre les erreurs protestantes, que l'on comprit toute l'importance de cet acte dans la formation religieuse de la jeunesse et que l'on réussit à donner, après des fiançailles et des essais à cette émouvante cérémonie le caractère tout spécial qui, depuis, a mis en tel relief les premières Communions en notre pays de France.

(1) En 1693, 1699, 1709, 1712, 1727, 1729, 1734, 1740.

Le Père Berthet de Gorge se dépensait alors sans compter et d'autant plus volontiers qu'il aimait la foi profonde et la bonne volonté de la population.

Il se trouvait à Rignyé en particulier pour le carême de 1709, durant ce rude et interminable hiver, resté si tristement célèbre et c'est à ce moment-là qu'il donna toute la mesure de ~~toute~~ son affection pour notre paroisse.

1709 fut, en effet, pour la France une année terrible. Il y avait 9 ans que la guerre durait, désastreuse pour nos armes, triste déclin d'un long règne au début si brillant. Les caisses de l'Etat sont vides, on vit au jour le jour, les réserves du pays sont épuisées. Viennent des circonstances météorologiques défavorables, la famine et la misère surgissent dans notre malheureux pays et sèmeront des deuils sans nombre.

Les derniers mois de 1708 s'étaient montrés plutôt doux, les premiers jours de janvier 1709 furent particulièrement chauds et pluvieux. Brusquement, dans la nuit du 5 au 6, la température tomba au dessous de 0, à travers non seulement toute la France, mais l'Europe entière.

Ce qui causa le désastre, ce fut, d'une part, la soudaineté d'un froid intense; d'autre part, la succession de périodes de dégel et de regel intense pendant presque 3 mois. Soulevées de terre, déracinées, toutes les semailles furent perdues; les vignes, les arbres fruitiers anéantis; les gros chênes eux-mêmes gelés jusqu'à l'aubier. En janvier et février la température descendit jusqu'à 31 degrés au dessous de zéro.

Prévoyant la gravité du malheur, le Père Berthet de Gorge se multiplie, galvanise les bonnes volontés et organise les secours. Il constitue un comité dans lequel il fait entrer le curé Jean Chrysostôme Reverchon, neveu, filleul et successeur du Père Brac; Jean Dumont, commissaire des droits seigneuriaux de chasse et sa femme Jeanne Marie de Grandières dont la charité fut admirable pendant toute cette calamité; Benoît Coquerel, notaire royal et Philibert Méra, marchand, « toutes personnes honnêtes et respectées de la population entière. » Donnant le premier l'exemple, il dépose sur la table une somme de 5250 livres, tout ce qu'il possédait, laisse ses Messieurs discuter à leur aise et court au plus pressé.

Le grand mal n'était pas alors la faim, mais le froid.

Dès les premières heures, un homme disparaît, Pierre Forchel, laboureur de Rignyé. Après 3 journées de recherches, le 9 janvier 1709, on découvre son cadavre dans un fonds appartenant au seigneur de la Terrière, appelé les Vernas, proche le ruisseau Dardevel de matin. Messieurs les officiers de la justice de Rignyé, le sieur Durneyrin, chirurgien de Beaujeu, font les constatations sur place : le pauvre malheureux avait dû être atteint d'une congestion, mais ne pas mourir sur le coup, car on remarquait qu'il tenait encore son chapelet entre ses mains.

Hugues Balloffi, laboureur ; Claude Forchel, tixier en toile, frère du précédent ; Jean Chatillon, fils d'un vigneron, meurent aussi de congestion pulmonaire en quelques heures. On éprouve grande peine à les enterrer à cause de la dureté du sol. Plus grave encore, le 3 février, on porte au cimetière Claudine Preslier, fille d'un vigneron, trouvée morte de froid dans son lit. Quelques jours plus tard, un pauvre mendiant, d'environ 30 ans, qui se disait de la paroisse de St Germain en Beaujolais, tombe raide sur la route près du domaine de Valières au nay de la Rouze.

Vaches, chèvres, moutons, agneaux mouraient en pleine étable, raidis par le froid. Les volailles tombaient dans les poulaillers, le gibier dans les champs, jusqu'aux lapins dans les terriers. On trouvait par milliers autour des maisons les oiseaux écrasés sur le sol.

Sans hésiter le Père Berthet de Gorge mobilise tous les chars disponibles, monte en tête de la caravane dans les bois appartenant à sa famille et ramène troncs et fagots abattus l'été précédent. On ne connaissait pas encore le charbon à Rignyé ; pas plus, du reste, qu'à Versailles où Louis XIV gelait lui aussi.

Mais, dès la fin de février, le blé disparaît des marchés et par conséquent le pain des tables. En Nivernais, le boisseau de froment qui était d'un prix moyen de 10 sols, atteint 5 livres à la fin de mai. En Mâconnais, l'ânée qui ne valait que 16 livres en 1707 passe à 55 livres en mars 1709.

Le Père Berthet de Gorge n'a pas attendu la crise aiguë. Mobilisant encore une fois ses chars et profitant des relations de sa famille, il ramène de Lyon et de Mâcon des provisions de blé que le comité distribue avec la plus grande justice et qui sauvèrent la population de Rignyé. Alors

Magnin, bourgeois de Lyon, ancien gendarme de la garde du roi, propriétaire du fief de Bonchon, avait bien voulu revêtir son ancien uniforme, remonter à cheval et assurer la défense de ces convois contre les bandes de pillards qui commençaient à circuler.

Il n'y eut que 13 décès à Rignyé du 1 janvier au 31 mars, dus au froid seul. Quand la crise fut passée, quand les blés étrangers furent distribués en France et permirent à chacun de manger à sa faim, les populations qui avaient souffert, qui avaient dû absorber toutes sortes d'horreurs, herbes crues, pain fabriqué avec des racines de fougères concassées, moururent en grand nombre de dysenterie et de fièvres pourprées. 29 personnes périrent ainsi à Quincié durant le mois de juillet! Une chaque jour! Rien de tout cela chez nous.

Rignyé s'éveilla de ce terrible cauchemar, n'ayant que peu souffert. Le courage et l'espoir revinrent aux Régnatous, dont les qualités de labeur et d'énergie ont été de tout temps si vivaces. Mais il était utile de rappeler quel fut l'auteur, après Dieu, de ce miracle.